

Jacques Folch-Ribas

Entre l'histoire et la fiction

Guy Champagne

Number 37, October–November 1989

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/20156ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Champagne, G. (1989). Jacques Folch-Ribas : entre l'histoire et la fiction. *Nuit blanche*, (37), 10–11.

Jacques Folch-Ribas

Entre l'histoire et la fiction

*C'était encore l'été et il faisait très chaud et humide rue Saint-Jean lorsque Jacques Folch-Ribas s'est pointé à Québec pour nous parler de son tout récent roman, *La chair de pierre*. C'est donc confortablement installés dans l'ambiance climatisée du Pub Saint-Alexandre que nous avons choisi de parler écriture.*

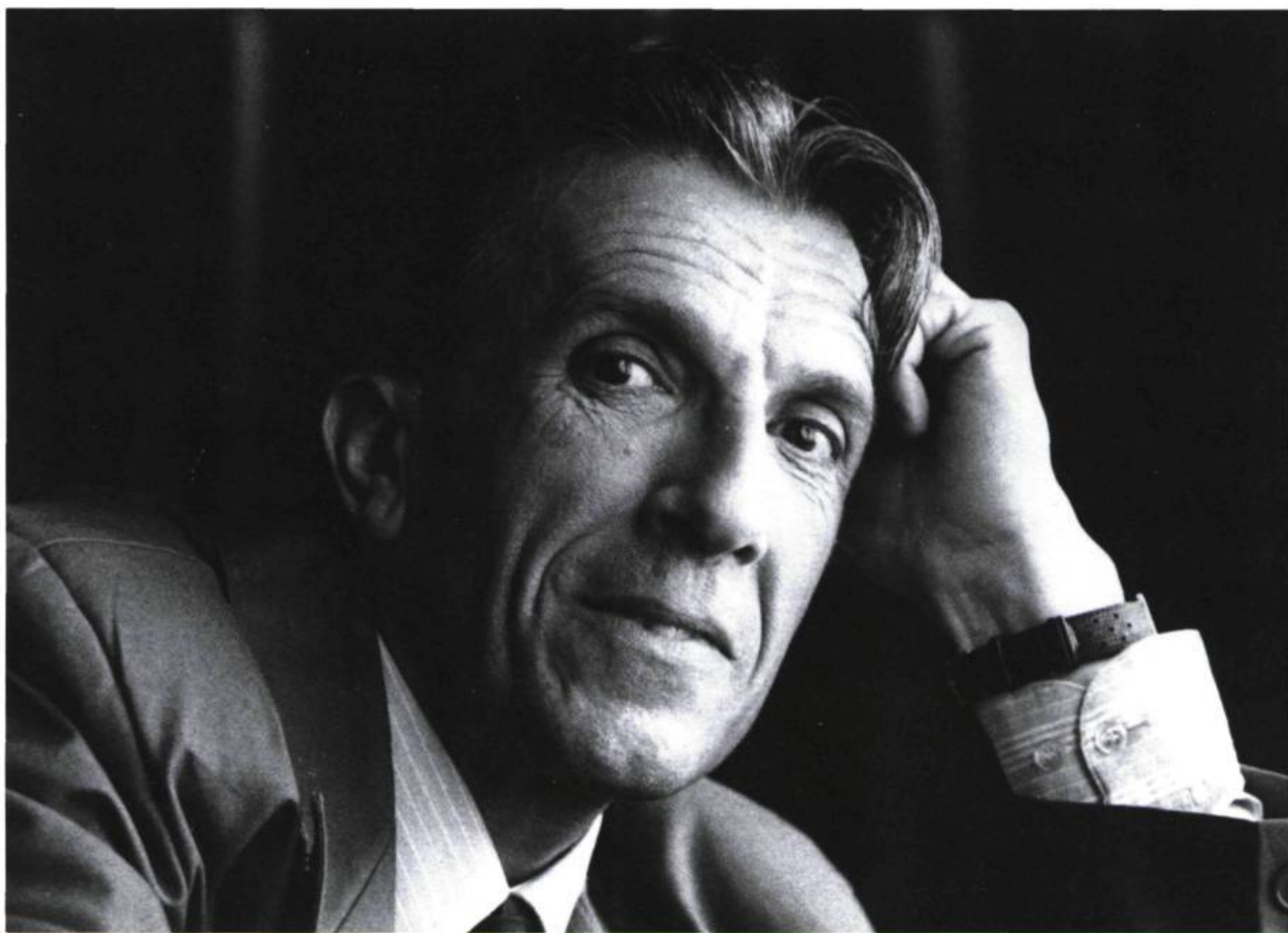


photo: Robert Eicheverry

Jacques Folch-Ribas

Sujet curieux que celui de *La chair de pierre* pour un écrivain comme Jacques Folch-Ribas. Mais voilà. Il y a trente ans, lors d'un séjour à Québec, son œil d'architecte — car il n'est pas qu'écrivain ce Folch-Ribas — se pose sur le clocher droit de la basilique Notre-Dame de Québec. Étonnement face à la simplicité et à la pureté de ces lignes. Qui a bien pu concevoir ce monument? Information prise, il s'agit d'un obscur bâtisseur du nom

de Claude Baillif, né en France en 1635 et que Mgr de Laval, alors évêque de la Nouvelle-France, a recruté pour concevoir ses projets les plus chers.

« Je n'aime pas les romans historiques. »

L'intérêt de l'architecte émoustille celui de l'écrivain. L'aventure de la reconstitution est commencée. Malgré tout, « pendant trente ans, je n'ai pas

voulu écrire cette histoire », il fallait attendre le bon moment et surtout effectuer de multiples recherches. Et puis, Folch-Ribas déteste le roman historique qui est un genre trop facile et trop éculé à son goût. Mais l'écrivain est hanté par ce personnage occulté. Car ses recherches lui démontrent bien que Claude Baillif est un personnage historique que l'histoire officielle a refusé d'intégrer. Raisons politiques? Non, dit-il, je ne crois pas. C'est tout simplement un fait ré-

pandu à l'époque. Les bâtisseurs sont des êtres humbles qui s'effacent devant leurs œuvres. Qui connaît le nom de l'architecte de Notre-Dame de Paris ?

L'histoire d'une passion

Comme ses recherches lui dessinent à peine une ombre de Claude Baillif, Folch-Ribas s'est mis à inventer son propre Claude Baillif. Plus, il est devenu lui-même ce personnage que les historiens ne traitent qu'avec approximation et contradictions. Mais attention, tout ce qui touche à l'histoire de la Nouvelle-France est purement véridique. Trop respectueux d'une histoire nationale qui n'est pas celle de ses origines, il n'aurait jamais osé y intervenir cavalièrement : « J'espère que ce livre va être pris en bonne part par les Québécois. J'espère qu'ils ne diront pas : « De quoi se mêle-t-il ? Enfin, c'est notre histoire, ce sont nos ancêtres... » Bien, je regrette de ne pas être né ici. C'est tout ce que je peux vous dire. » Loin de fâcher les Québécois, je crois plutôt qu'ils le prendront « en bonne part » et qu'ils seront fiers de faire connaissance avec leur premier bâtisseur. D'ailleurs, le Claude Baillif de Folch-Ribas est plus que plausible. Sa jeunesse est celle de plusieurs pauvres hères de la France de Louis XV. Son voyage de formation en Italie a été fait par bien d'autres apprentis maîtres maçons et futurs architectes. Ses activités en Nouvelle-France, bien oui, ça aussi c'est plus que plausible. Et son histoire d'amour ? « Ca, c'est une clé du roman. L'histoire a oublié Baillif. L'histoire d'amour vient illustrer ceci : Est-il possible que vous retrouviez votre amour d'enfance à l'âge de 65 ans et que vous ne le reconnaissiez pas ? C'est le même thème, celui de l'oubli. Je trouve cela très beau et très triste naturellement. » Ca, c'est la part de la fiction.

Il y aussi Descartes qui revient constamment dans la narration. « Parce que c'était le révolutionnaire de l'époque et que ses idées plaisaient aux gens qui étaient en avance sur leur temps. Les idées du doute, les idées de précision, de raisonnement. Ces idées remettaient en cause les vérités, même celles admises par l'Église. Et les gens qui étaient en avance, c'étaient les bâtisseurs, c'étaient les constructeurs ; ils avaient une tradition de liberté et d'égalité. Je suis absolument sûr qu'un architecte comme Baillif aimait lire Descartes et Montaigne ; que c'était deux

de ses références. Je suis sûr de cela. Je ne peux pas me tromper, car je suis vraiment devenu Claude Baillif. *La chair de pierre* est presque un livre dicté. Il n'est presque pas de moi au fond. »

Les clins d'œil

Et ces multiples personnages secondaires qui portent des noms de personnalités de l'actualité québécoise d'aujourd'hui, ce n'est plus de l'histoire, ce ne peut être que de la fiction ? Ce sont des clins d'œil aux lecteurs que ces Joël Le Bigot, Réginald Martel, Michel et Simone Chartrand ? Mais non ! ici, Jacques Folch-Ribas sourit, il m'a bien eu. « Bien sûr que ce sont des clin d'œil. Mais en consultant les registres, les listes de recensements, j'ai trouvé des noms de gens qui vivaient ici au XVII^e siècle et qui portaient les mêmes noms que certains Québécois d'aujourd'hui. Pour un écrivain, c'est un plaisir que de montrer la filiation directe qu'il y a eue entre ces gens-là et les gens de maintenant. Par exemple, il y avait un séminariste qui s'est appelé Jacques Godbout. Godbout est un de mes meilleurs amis... je ne pouvais pas passer à côté de cela. Peut-être que Jacques Godbout va être vexé de se retrouver séminariste ! Par contre, il y en a que j'ai inventé, c'est évident. Mais attention, le ramasseur de gadoue on l'appelait bien Boubou, et il se prénomait Robert... on ne peut vraiment pas passer à côté de cela ! »

La fascination de la langue

Si Jacques Folch-Ribas aime bien varier les sujets d'un roman à l'autre, il reste toujours fidèle à ce qui est sa préoccupation première : la langue. D'ailleurs, n'écrit-il pas cette phrase superbe dans *La chair de pierre* : « L'architecte ne doit pas se poser trop de questions quant au fond, mais toutes quant à la forme » ? « Au fond, l'architecture et l'écriture, pour moi, c'est la même chose. Les deux doivent avoir une préoccupation de la forme, peut-être aussi forte, sinon plus forte, que celle du fond. La langue est un instrument qui peut être beau ou laid. J'ai toujours été fasciné par cet instrument qu'est la langue. Les architectes sont fascinés par les instruments ; on peut tout faire avec eux. Pour l'écrivain, c'est pareil. La langue, c'est notre meilleure approche du monde, notre meilleure perception du monde. »

Toute l'œuvre de Jacques Folch-Ribas s'inscrit dans le courant de ce que l'on appelle la « grande littérature ». Sauf *Dehors les chiens* qui est un roman d'espionnage. Alors, ce roman lui a été reproché. C'était prévisible dans un monde où tout est étiqueté. Habituellement, lorsqu'un écrivain reconnu comme littéraire fait une fugue dans un « mauvais genre », il le fait sous pseudonyme ; ce qui lui évite la réprobation de l'institution. « Ce roman, c'était un vœu. J'avais fait le vœu à mon père d'écrire un jour l'histoire de la guerre d'Espagne telle que lui l'avait vécue. J'ai peut-être eu tort, mais le moyen que j'ai trouvé, c'est de la raconter sous forme de roman d'espionnage moderne. [...] L'accueil n'a pas été très bon, quoique j'ai eu de grandes tartines de textes dans *Libération* qui disaient que c'était un très bon roman d'espionnage. Mais enfin, je jouais dans une équipe qui n'était pas la mienne ; ça, vous l'avez très bien senti. Mais à un moment donné, un écrivain a le droit de partir en épouvante dans un autre secteur que celui où il vit tous les jours. Ça m'a amusé d'écrire ce roman. Alors, je ne vois pas pourquoi je ne l'aurais pas fait. Mais, c'est vrai que tout le monde m'a dit : « Qu'est-ce qui te prend ? Pourquoi vas-tu dans un genre pareil ? Etc. ». Je voulais y aller, j'y suis allé et j'en ai payé les conséquences. Mais j'ai fait très plaisir à mon père. Et puis voilà. »

Deux ans plus tard, il revient dans son sillon naturel et, à nouveau, l'institution littéraire le consacre en lui accordant le prix du roman du Gouverneur général du Canada et le prix France-Québec pour *Le silence ou le parfait bonheur* : « Là, je me suis fabriqué un lieu à mon goût, puis j'y ai vécu l'espace d'un roman. C'est merveilleux. C'est un voyage. Maintenant, dans *La chair de pierre*, je veux faire voyager les lecteurs. Je veux les amener dans le Québec du XVII^e siècle ; qu'ils aient l'impression d'y être. J'espère qu'ils vont avoir vraiment l'impression qu'ils y sont. Alors, j'aurai réussi quelque chose d'important. » ■

Entrevue réalisée par
Guy Champagne

Jacques Folch-Ribas a publié plusieurs titres, notamment : *Le greffon*, Robert Laffont, 1973 ; *Une aurore boréale*, Seuil, 1982 ; *Le valet de plume*, Acropole, 1983 ; *Dehors les chiens*, Acropole, 1986 ; *Le silence ou le parfait bonheur*, Robert Laffont, 1988 et, plus récemment, *La chair de pierre*, Robert Laffont, 1989.